

INVENTAIRE

№ 16.281

CHOIX

DANS

MES VERS

SUIVI DE

PENSÉES, MAXIMES ET RÉFLEXIONS,

PAR

ÉDOUARD BRICON.

VERSAILLES

IMPRIMERIE DE BEAU JEUNE,
Rue de l'Orangerie, 36.

—
1862

Y+

GOËTHE ET TALLEYRAND.

{Voir le *Cours de littérature* de M. de Lamartine, 41^e entretien, pages 380 et suivantes).

Juin 1859.

M. de Lamartine a trop éprouvé combien est grande l'ingratitude des hommes, pour ne pas les prendre en pitié. Son esprit froissé à la vue de l'égoïsme trop général du siècle, est tombé dans de fausses admirations. Si Goëthe a été grand par son génie poétique, il ne s'est pas élevé au-dessus du vulgaire par le sentiment. L'intelligence ne peut suppléer à l'absence des qualités du cœur, et l'insensibilité est un vice d'organisation. — On n'est pas grand parce qu'on n'a que de l'indifférence pour ceux qui nous aiment. L'indifférence ne sera jamais une vertu ; le culte du mépris serait une dégradation de l'homme.

Goëthe a eu tort d'écouter un amour qu'il ne partageait pas ; son devoir était de le repousser avec douceur. Sa correspondance avec Baltide est une tache. Il jouait avec l'exaltation d'une femme dont la passion était moins au cœur qu'à la tête ; et Goëthe, qui n'avait au cerveau que du génie, et plus rien au cœur, aurait dû se contenter de l'estime de celle qui l'aimait. Cette estime, il l'eût méritée, non en partageant un amour insensé, mais en rappelant à la raison une âme égarée, soit par de sages paroles, soit par un vertueux silence. La vertu n'est pas dans le mépris de la passion d'autrui, mais dans la victoire qu'on remporte sur celle qu'on éprouve en soi. — A tout prendre, malgré leur génie, les hommes comme Goëthe sont des fléaux. Goëthe, avant de pratiquer le mépris, avait semé le suicide : Caroline Gunderode n'est pas la seule victime de Werther ; Schiller n'est pas le seul qui, en suivant les traces de Goëthe, ait perdu le bonheur en perdant la foi, et dont l'heure précoce et dernière a été sans consolation.

Quant à Talleyrand, nos révolutions, à cela près du génie, ont enfanté d'innombrables modèles de ce prétendu grand homme. Sous tous les gouvernements, servir ses intérêts sous prétexte de servir l'État; faire une vertu de la duplicité, de la religion un moyen, de l'honneur une duperie, un jeu du serment; n'avoir de fidélité qu'à la fortune; n'être dévoué qu'à soi; ne croire ni à l'amour, ni à l'amitié, à rien de ce qui ennoblit l'homme, voilà ce que fut Talleyrand. Aussi les mépris qu'il eut pour l'humanité lui seront-ils toujours rendus avec usure. Quelle que soit l'habileté d'un homme, il ne fera pas que le vice obtienne pendant longtemps les honneurs dus à la vertu.

Le dogme pratique de l'égoïsme et du mépris que semble exalter M. de Lamartine, grâce à Dieu, n'est pas encore la foi universelle de notre époque. Si pour le prouver j'avais besoin d'un exemple, je citerais M. de Lamartine lui-même. Pour croire à la corruption de tous, il faut se sentir corrompu; l'on ne cesse de croire à la vertu que lorsque soi-même on a cessé d'être vertueux.

La fidélité à ses principes; le dévouement à ses semblables, la fermeté au milieu des plus rudes épreuves, et la vie politique de M. de Lamartine sont d'éloquents protestations contre la théorie du mépris. L'éloge qu'il en fait n'est que la tristesse d'une vertu qui se croit méconnue, le cri d'indignation de l'honneur un instant découragé à la vue des prospérités du vice. L'histoire apprendra à la postérité que M. de Talleyrand fut *habile*, et que M. de Lamartine se contenta d'être honnête.
